

# Un autre regard

Dialogue entre **Vanessa Greindl**, psychanalyste, et **Geoffrey Legrand**, théologien, cette fois-ci sur le thème « Embellir ».

**Rivages** En théologie, en psychanalyse, y a-t-il une notion d'embellissement?

**Vanessa :** Un travail d'analyse soutient le vrai plutôt que le beau. Le vrai d'une pulsion, d'un désir, d'une pensée secrète, qui impacte la vie de celui qui l'abrite... Embellir n'est donc pas à priori un terme ou une notion psychanalytique, au contraire, si ce n'est qu'être en lien avec sa vérité intérieure inconsciente permet d'embellir la vie, au sens de retrouver la capacité, je reprends les termes de Freud, d'aimer, de travailler et de ne rien faire.

**Geoffrey :** Embellir serait d'abord pour moi une manière de porter son regard sur les choses et sur les gens. Étonnamment, dans son *Cantique du Frère Soleil*, François d'Assise remercie non seulement Dieu pour la beauté des créatures, mais dans ce poème, il loue aussi le Seigneur pour la mort corporelle à laquelle nul ne peut échapper : d'une certaine manière, il montre que l'on peut adopter un autre regard, tant pour les choses les plus belles que pour les plus « terribles ». À l'heure où l'écologie intégrale constitue une ressource importante pour repenser le monde de demain, le texte de François peut encore nous inspirer aujourd'hui près de 800 ans après son écriture. Ce regard est peut-être aussi une forme de distance, de détachement de soi. Dans *Célébration du quotidien*, l'écrivaine Colette Nys-Mazure invite à « s'arracher à soi-même » afin de « célébrer la beauté du monde » : elle invite à se détacher de soi et de ses erreurs pour être en mesure de se laisser toucher par le Beau. Devenir quelqu'un, n'est-ce pas aussi apprendre à apprivoiser l'émerveillement ? Colette Nys-Mazure y voit l'expression du meilleur de notre être, ce qui rend capable à nos yeux éteints de voir la beauté et de s'enthousiasmer pour elle. Ne serait-ce pas alors comme un kairós, un temps où quelque chose de plus intense se passe dans nos vies, un temps où Dieu oriente vers ce qui est neuf (Mc 1,



15) ? Avec prudence et discernement, un regard croyant pourrait voir l'action de Dieu dans nos vies et dans le monde.

**V. :** Intéressant cette idée de la beauté qui habite le regard et qui nécessite le détachement de soi... Au fond, c'est ce que fait un analyste lorsqu'il reçoit un patient en son cabinet, il se dégage de ses propres idéaux, de ses valeurs, de sa morale, de ses critères esthétiques et autres pour entendre, voir et sentir ce qui se joue chez l'autre avec le moins de filtre possible, le moins de jugement possible, le plus d'ouverture possible... Si ce n'est pas pour embellir, c'est pour entendre au plus près la vérité inconsciente du patient qui le fait, dans sa vie, toujours buter sur la même pierre.

## Fragilités-incomplétude

**G. :** La question des fragilités humaines que tu évoques, Vanessa, elle touche en effet tout le

monde et j'aime bien l'idée qu'évoque Paul Tillich, un philosophe et théologien du XX<sup>e</sup> siècle, qui parle du « courage d'être », à savoir le courage d'accepter d'être accepté, malgré nos faiblesses, accepter d'être accepté même si on se sent inacceptable. Quand j'étais enfant, je rencontrais régulièrement une religieuse âgée qui me disait à l'issue de chacune de nos rencontres : « À la grâce de Dieu. » Bien plus tard, j'ai compris qu'à travers cette parole, elle m'invitait à avancer dans la vie, avec courage et espérance et ce, malgré les difficultés. En quelque sorte, elle m'a aidé à voir la grâce de Dieu en ce monde qui serait comme porter un regard neuf sur les choses et sur les êtres.

**V. :** De mon point de vue, j'y vois un lien avec le fait d'accepter son humanité, de lâcher un certain orgueil, volonté de toute-puissance. Pouvoir s'aimer tel que l'on est, avec ses colères et ses rancunes, ses tristesses et ses joies, ses limites, ses errances, c'est là un chemin crucial pour pouvoir s'ouvrir à l'autre, au-delà de la façade polie.

**G. :** L'être humain souhaite s'accomplir pleinement mais, toujours dans cette perspective tillichienne, il ne sera jamais totalement accompli, complet en ce monde.

**V. :** « Accepter l'incomplétude », assumer la condition humaine, qui nous ressent la perte, encore et toujours ! Ne pas être totalement comme on le voudrait, faire avec l'autre qui ne répond pas totalement, parler sans pouvoir dire exactement ce que l'on souhaite transmettre...

La perte habite nos existences et nous porte aussi à toujours vouloir mieux dire.

Cette incomplétude dont parle Geoffrey est aussi une force, socle de la capacité à désirer, à faire place à l'autre...

J'aime à ce sujet l'image de Marcel Gauchet, « Dans un hôtel complet, il n'y a plus de place ! » Pour personne !

**Rivages** Je pense aussi au temps d'inaction de Dieu, quand on évoque le « *tsimtsum* » dans la Bible, le retrait de Dieu de sa création pour qu'elle puisse exister librement.

**V. :** Le retrait, serait-ce la place libre ? Place que père et mère ont aussi à rendre vivante, par leur absence, leur confiance, leur lâcher-prise ?

## Sublimation, symbolisation

**V. :** Freud a fait l'hypothèse d'un malaise dans la civilisation. À l'époque où il construit sa théorie, voici plus d'un siècle, il propose ceci : la névrose provient de la culture qui limite le désir et provoque un refoulement de la pulsion. Par ailleurs, d'une absence de limite découle une absence de désir. Nous y revenons, le manque comme premier moteur d'un mouvement de vie et de désir. Comme analyste, je dirais que l'embellie peut se situer notamment dans une forme de sublimation. La pulsion bordée et limitée devient désir, se symbolise et se transforme en un quelque chose de beau – ou pas. L'art peut être une sublimation. Une tentative de dire, de montrer, de faire entendre, un quelque chose en deçà des mots, un indicible. Ce peut être beau, ou aussi parfois « cru », le symbolique perdant de nos jours de sa portée.

**G. :** La symbolisation permet effectivement d'aller plus loin, de ne pas s'arrêter à ce que l'on voit, de tenter d'exprimer l'indicible, l'ineffable. C'est un processus qui donne sens. Cela favorise une « mise à distance » des faits, cela permet de voir au-delà. Le processus de symbolisation peut orienter vers le sacré qui parfois effraye et fascine en même temps. Cela m'évoque certains artistes qui ne se sont pas laissés « écraser » par le beau : je dirais qu'ils ont perçu quelque chose de l'ordre du divin en ce monde et qu'ils ont réussi à l'exprimer – avec plus ou moins de succès – à travers leur œuvre.

**Rivages** Est-ce que la psychanalyse embellit la vie ?

**V. :** Oui si le vrai et le beau peuvent se conjuguer, si le vrai apporte un certain bonheur. Ce qui ne suppose pas de donner tout pouvoir au désir mais de le reconnaître et réaliser des choix assumés. ♦

**Vanessa Greindl** est psychanalyste et psychothérapeute. Elle reçoit des enfants et des adultes en consultation, donne des conférences et des formations.

**Geoffrey Legrand** est docteur en théologie pratique et fait actuellement un post doctorat à l'université de Fribourg (Suisse).

# Éclairer sans éblouir

Dialogue entre Vanessa Greindl, psychanalyste, et Geoffrey Legrand, théologien, cette fois-ci sur le thème «Éclairer».

**Rivages** Nous connaissons cette phrase proposée dans les Évangiles «Vous êtes la lumière du monde». Quelles significations y voir?

**Geoffrey Legrand:** Cela me fait penser à «Éclairer sans éblouir». Cette idée me vient du jésuite Javier Melloni. Dans un livre récent (présenté dans Rivages 31) *Ouverture à la diversité religieuse*, Javier développe cette thématique dans le cadre du dialogue interreligieux, mais je crois que cette idée peut s'appliquer à n'importe quel dialogue dans notre vie.

Concernant ce thème, «éclairer», cela évoque l'idée d'être comme une lanterne qui guide, tout en veillant à ne pas éblouir l'autre. Au contraire, comme l'indique J. Melloni, «il est urgent que nous apprenions à nous éclairer conjointement»: apprendre à se décentrer et être à l'écoute de l'autre qui peut aussi nous éclairer.

**Vanessa Greindl:** Éclairer, mettre en lumière, sortir de l'obscurité, faire voir...

En psychanalyse, on a coutume de dire que sans mots pour dire la «chose», la chose n'existe pas... Et pourtant, elle agit, en sous-main. Éclairer, mettre en lumière, fait, d'une certaine façon, exister, sortir de. L'affect, l'émotion, le sentiment «resté à l'abri de la lumière», – ou du mot? – souterrain, enterré, caché, barricadé, nous semble vivant néanmoins. Le sortir de l'ombre va lui permettre de vivre vraiment plutôt que d'infuser sournoisement la vie de celui qui l'abrite.

Je pense à un enfant, Gus, qui a peur de mourir. Peur qu'on le tue... Pire, Gus craint que son père ne le tue! Après quelques séances, il apparaît assez nettement que cet enfant fantasme la mort de son père, non que celui-ci soit atroce, mais parce qu'il empêche son fils de vivre selon ses 4 volontés. À un moment donné, Gus peut le reconnaître, car il en rêve. Parfois on a envie de tuer, même des

gens qu'on aime! Mais que faire avec cela? On ne peut pas tuer, c'est une règle des humains, mais parfois on peut le penser. Lorsque cet enfant fera la différence entre ce qu'il voudrait faire, ce que la loi permet et ce qu'il va faire dans la réalité... Les choses s'éclairent. Lorsque sort de l'ombre cette part peu valorisée, forcément, interdite, inconsciente, l'enfant pourra en faire quelque chose plutôt que d'être agi par cette force occulte, souterraine, sombre, inconnue.

## Clair-obscur

**G. L.:** Faire émerger, nécessité de mettre des mots sur ce qui est vécu pour avancer.

**V. G.:** Oui, ici dans le cadre d'une cure analytique, il s'agit de mettre des mots sur ce qui est inconscient. Au moment où l'enfant consulte pour la première fois, ce n'est pas nommable. Vouloir tuer son père est impensable, la formulation est donc inversée: «mon père va me tuer.» Le travail de la parole permet de penser, de rêver, puis de dire l'innommable, et de faire la différence entre ce que l'on pense vouloir faire et ce que l'on fera.

Éclairer, c'est rendre clair, c'est rendre pensable, c'est extraire du noir, c'est donner forme. La lumière permet que les choses prennent forme. Sans lumière, ni forme ni couleur!

Les enfants ont peur du noir, ne serait-ce pas lié au fait que dans le noir tout est mélangé?

**G. L.:** L'inconnu...

**V. G.:** L'inconnu, en effet, d'où tout l'inconscient qui remonte. Mais aussi, dans le noir, il y a tout et il n'y a rien. C'est comme dans le silence. Certains enfants ont peur du silence et c'est du même ordre.

La lumière permet de séparer. Ce qui me fait penser au récit de la Création. Le premier jour, Dieu sépara...



**G. L. :** Effectivement, cette idée de « séparation » apparaît dans le récit de la création. En créant une séparation jour/nuit, nous voyons que la lumière permet de distinguer les choses

Ce contraste me fait penser à la technique picturale du clair-obscur et aux tableaux du Caravage où la mise en lumière fait ressortir le sujet principal du tableau. Sur ces toiles, la lumière n'est rien sans l'ombre, les deux sont donc nécessaires. Pour notre vie aussi, nous pourrions donc finalement avancer qu'il s'agit d'accepter ses zones d'ombre et de lumière, ne pas être trop dichotomique en pensant que le bon ne viendra que du côté de la lumière. Comme le développe saint Paul, nous pouvons mettre notre force dans nos faiblesses. Quand la lumière surgit de nos fragilités, elle est peut-être plus belle encore.

**Rivages** En lien avec nos faiblesses, nos fragilités, il y a la souffrance, qui pourrait être comme une obscurité dans notre vie. Le théologien Adolphe Gesché nous suggère que ce que nous souffrons n'est pas perdu, que la souffrance est reprise dans un destin plus large car on est invité à la faufiler dans un sens. En fait, on ne peut pas éviter de vivre la souffrance à certains moments, sans quoi on renonce à être humain.

**V. G. :** Ce que vous touchez là s'approche d'un concept psychanalytique que nous appelons « castration ». Vous parlez de souffrance, je pense aussi

à la différence, au manque, à l'altérité, à tous ces aspects de la condition humaine qui nous rendent manquants, incomplets, et donc désirants !

L'humain n'est pas homme et femme, ni enfant et adulte, ni humain et animal. L'être humain est limité et mortel. Éclairer, serait-ce supporter une certaine lucidité ?

A contrario, éblouir fait penser au concept de jouissance, qui ne se situe plus du côté du désir et du plaisir, mais au-delà, du côté de la non-reconnaissance de la castration. Il s'agit d'éviter de voir, de savoir que l'on n'est pas tout, que l'on ne fait pas tout, éviter de reconnaître nos manques...

## Idole et icône

**Rivages** Aujourd'hui, beaucoup de personnes se perdent dans leur image: il y a une mode du Photoshop, des mises en scène TikTok où l'on se présente à son avantage, et pour ce faire, on modifie son apparence grâce aux applications dont on dispose. On idéalise son image et certains deviennent des célébrités de cette façon.

**G. L. :** Concernant les personnes qui se mettent en lumière, je dirais que l'important est qu'elles prennent conscience que l'image d'elles qu'elles affichent, ou qu'elles renvoient (l'image d'une « idole »), ne les reflète pas complètement, qu'elles conscientisent l'écart entre l'image et la réalité.

Qu'est-ce que l'image en fait ? Si nous remontons à l'étymologie, en grec, il y a deux mots pour

dire image: *eidolon* et *eikon* signifient tous deux « image » mais avec des nuances différentes.

Il y a une distinction étymologique entre l'idole et l'icône, nous pourrions dire que la première renvoie à l'ordre du sensoriel tandis que la seconde ouvre au relationnel. L'idole se trouve dans le domaine du visible, de l'apparence sensible: il y a une identité de surface entre le signifié et le signifiant. Au contraire, l'icône est une transposition et désigne plutôt les qualités intérieures. Tandis que l'idole renferme toute la lumière sur elle-même et s'emprisonne dans l'apparence, au contraire, l'icône laisse passer la lumière à travers elle et ouvre sur son propre dépassement, sur l'altérité, sur le divin. Dès lors, au lieu d'être une image trompeuse qui voudrait se suffire à elle-même en oubliant la condition humaine, il s'agirait plutôt d'essayer de devenir icônes les uns pour les autres.

**V. G.:** Avec l'icône, il y a un après. Il y a autre chose. L'idole renvoie à la représentation. C'est le veau d'or.

**Rivages** En parlant d'icône, je pense au travail pictural d'icônes développé par les chrétiens orientaux. Pour

le croyant qui prie devant l'icône, un lien se crée entre lui et le monde divin. Le peintre travaille beaucoup le regard et cela permet au spectateur de ressentir que les personnages sacrés apparaissent à celui qui regarde l'icône. Une forme de relation se crée.

**V. G.:** Donc c'est une affaire à trois, et pas à deux. Le peintre, l'observateur, et Dieu, la transcendance. Avec l'idole, ils sont deux: l'idole et celui qui est ébloui, et aveuglé « au point de se laisser absorber... » par exemple par l'or, l'addiction sous toutes ses formes, et même parfois l'autre.

J'aime beaucoup ce que souligne Geoffrey: « L'icône laisse passer la lumière et ouvre sur l'altérité. » ♦

**Vanessa Greindl** est psychanalyste et psychothérapeute. Elle reçoit des enfants et des adultes en consultation, donne des conférences et des formations.

**Geoffrey Legrand** est docteur en théologie pratique et fait actuellement un post doctorat à l'université de Fribourg (Suisse).

## Bulletin d'abonnement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Adresse mail : .....

### Tarif abonnement (six numéros par an)

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an : 24,50 €       | <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an étranger : 36,00 €  |
| <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans : 45,00 €      | <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans étranger : 68,00 € |
| <input type="checkbox"/> Abonnement de soutien : 40,00 € |  |

### Comment s'abonner

- Je verse la somme de ..... € sur le compte IBAN BE97 0688 9989 0649 / BIC GKCCBEBB des Éditions jésuites – 323, rue du Progrès – 1030 Schaerbeek – Belgique

- Carte de crédit n° : - - - - / - - - - / - - - - / - - - - / — Date exp. : - - / - -

Nom du titulaire de la carte : .....

- Par internet sur le site [www.rivages.be](http://www.rivages.be)
- Par téléphone au (+32) 02 205 02 00
- ou en renvoyant ce bulletin au

Date et signature obligatoires :

Service abonnements – Rivages – 14 rue d'Assas – FR75006 Paris – 00 33 (0)1 44 39 48 48 – [abonnements.rivages@ser-sa.com](mailto:abonnements.rivages@ser-sa.com)

# La recherche de l'astre perdu

Dialogue entre **Vanessa Greindl**, psychanalyste, et **Geoffrey Legrand**, théologien, animé par **Guy Ruelle**, cette fois-ci sur le thème « Désirer ».

**Guy Ruelle :** *Que nous dit la définition de désirer ?*

**Vanessa Greindl :** La définition du Petit Robert nous indique une étymologie très parlante !

Désirer provient du latin *desiderare*, regretter l'absence de quelqu'un ou de quelque chose. Dans la langue des augures ou des marins, ce terme se rapporte à ce moment de déception de l'homme qui constate l'absence d'un astre, et le regret qui en découle. Au contraire de *considerare* : constater la présence.

L'histoire du mot souligne ce que la psychanalyse, depuis Freud et avec Lacan, travaille : le désir vient du manque. Désirer, c'est constater l'absence de.

Il s'agit de perdre pour gagner, pour le dire comme Françoise Dolto.

L'enfant perd le sein pour se mettre à parler, il lui faut du vide en bouche !

L'humain a à sortir de cet état de sidération face à l'astre, à l'Autre, à papa-maman, pour pouvoir désirer. Devenir un sujet de désir suppose de pouvoir « lâcher l'astre », comme le dit joliment le langage marin. Et c'est ce que les analystes soutiennent dans leurs cures jour après jour accompagner les renoncements nécessaires pour grandir.

Que s'agit-il de perdre ? Pour le tout petit, la perte concerne la permanence de la présence maternelle, la sensation fondamentale dans les premiers jours de la vie d'être tout pour l'autre. Il s'agit de perdre l'autre au sens où l'autre n'est pas moi. Cette perte conduit à l'altérité, à la différence, à la non toute puissance...

À une vie vivante.

## Désirs-besoins

**Geoffrey Legrand :** Cette altérité est tellement importante aujourd'hui pour construire notre identité de manière iconique et non idolâtre (cf. *Rivages*, 32).

De nos jours en Occident, il me semble que désirer ne va plus de soi, le désir ayant été rabattu du côté du besoin. Comme l'indique Étienne Grieu, cette difficulté d'exprimer ce qui est de l'ordre du désir s'explique surtout par un contexte de grande pauvreté du langage symbolique.

De là découle un sentiment de confusion entre désir et besoin. Ainsi, la « pyramide des besoins » du psychologue américain Abraham Maslow (1908-1970) comprend tant ce qui est de l'ordre de l'avoir (besoins physiologiques, de sécurité) que ce qui est de l'ordre de l'être (« besoins » d'appartenance, d'estime et d'accomplissement). Il ne s'agit pas ici de juger mais de souligner que chaque étage compte : si un étage de la pyramide s'écroule (que ce soit un étage plutôt lié au besoin ou au désir), c'est tout l'édifice de la personnalité qui est menacé.

**V. G. :** D'emblée, nos réflexions se rejoignent autour du manque et du symbolique.

Il faut perdre pour parler, encore une fois.

Sans perdre la mère, l'enfant ne parle pas, n'appelle pas, il a tout, sous la main, elle est tout pour lui et elle le reste, il est tout pour elle et il le reste.

Personne alors ne perd rien...

Sauf tout ce qui nous vient de cette perte fondamentale et qui fonde notre condition humaine, notamment désirer !

**G. R. :** *Le manque est donc nécessaire.*

*Le langage crée le manque et limite la toute-puissance.*

*Ce désir en lien avec le manque peut-il jamais être comblé ?*

**V. G. :** La faim peut être rassasiée, la soif désaltérée, la chaleur reçue.

Le besoin, logé du côté du corps peut trouver son « objet ».

Le désir, c'est autre chose...



Lorsque l'enfant est allaité, il reçoit du lait, mais aussi le sein, la chaleur, l'odeur, le regard, les mots, la mélodie, et l'amour. Lorsque l'enfant appelle une nouvelle fois sa mère, deux heures plus tard, il veut du lait, bien sûr, mais ne veut-il pas aussi et surtout tout ce qui tourne autour ?

Peut-on jamais être comblé ?

S'il est crucial qu'un enfant soit rassuré sur l'amour qu'on lui porte, il a néanmoins à apprendre à exister avec ceci qu'il n'y a jamais de retrouvailles avec cette première fois de l'amour maternel.

Cette première fois, on ne la retrouve pas, mais chacun, à sa façon, la poursuit.

Là se niche le désir.

### Désir de l'homme / Désir de Dieu

**G. L. :** Cette réflexion me fait penser à une controverse liée à Henri de Lubac (1896-1991) sur le désir de l'homme et le désir de Dieu.

Plusieurs théologiens de la modernité se sont en effet demandé si la déchristianisation n'était pas liée à la négation du désir naturel de Dieu. L'être humain désire-t-il naturellement Dieu ? Se met-il spontanément en quête de Dieu, est-il habité par un désir de transcendance de manière innée ? De nombreux débats ont suivi.

De nos jours, certains proposent un renversement de la perspective : et si c'était d'abord Dieu qui désire l'homme avec un amour (agapè) premier et débordant ? En pastorale, on cherche alors à mettre les personnes en relation avec un « Dieu désirable » (André Fossion) en rappelant sa bonté, sa grâce, sa miséricorde.

Cependant, pour que ce Dieu soit véritablement désirable, il faut prendre conscience qu'une alté-

rité nous précède (Salvatore Currò), qu'il y a un Dieu qui nous a aimés le premier.

### Le fils prodigue

**G. L. :** La parabole du fils prodigue exprime d'ailleurs très bien ce mouvement. Au début du récit, le cadet semble n'avoir besoin de rien matériellement (il a déjà reçu sa part d'héritage après tout). Seulement, lorsqu'il a tout dépensé et qu'il expérimente la famine (ce manque), c'est là qu'il commence à réfléchir et à désirer ce qui compte vraiment. Non seulement, il a faim mais il souhaite aussi se réconcilier (avec son Père et avec lui-même) : dans la nudité de l'existence, il prend alors conscience de son identité et de son désir authentique.

Le désir du père dans la parabole (qui symbolise Dieu le Père) est quant à lui sans équivoque. Au retour de son fils, il accueille celui-ci et le couvre de baisers, « *saisi de compassion* », remué jusqu'aux entrailles. Dieu désire donc l'homme plus que tout, mais il désire surtout qu'il s'accomplisse et qu'il devienne qui il est. En ce sens, tant pour le père que pour le fils, désirer, c'est retrouver.

**G. R. :** *Le fils prodigue a essayé de vivre son propre désir : cela nous montre qu'il est invité à expérimenter sa vie. Le fils prodigue vit tandis que l'aîné reste dans le désir du père, en sécurité.*

**V. G. :** Désirer, c'est aussi tenter de retrouver. Retrouver quelque chose qui a été donné, et perdu. On ne peut retrouver ce qui ne fut perdu. On ne peut retrouver quelque chose qui n'a pas été donné. Ce double mouvement me semble important.

### Paradis perdu

**G. R. :** *L'évêque Josef De Kezel parle explicitement du désir de Dieu, le désir que Dieu a pour les humains : comment il désire que les hommes vivent, dans le plein sens du mot.*

*C'est peut-être ce que Dieu a voulu quand il a laissé un arbre auquel on ne pouvait pas toucher. Le fait que cet arbre ait existé, que le manque n'ait pas été accepté, vécu par nos premiers parents fait qu'ils ont tout perdu. Ils avaient tout, mais il manquait une chose et ils ont voulu l'avoir. Dieu a été malin en somme. Il pensait dès l'origine qu'il fallait qu'il y ait quelque chose qui manque.*

**G. L. :** L'histoire biblique est traversée par le passage du paradis perdu au paradis nouveau.

Ce paradis « retrouvé » est décrit dans l'Apocalypse et porte le nom de « Jérusalem céleste ». Toutefois, celle-ci n'a plus rien à voir avec le jardin d'Eden : de fait, il y a eu un long parcours, du premier au dernier livre de la bible, de la Genèse à l'Apocalypse. À travers le récit biblique, nous cheminons donc avec espérance vers une autre réalité, vers la Jérusalem nouvelle où « Dieu sera tout en tous » (1 Co, 15, 28).

Peut-être alors que le manque disparaîtrait dans cette autre vie ?

Le théologien Paul Tillich parle d'une réunion avec le fondement de notre être dont nous avons été séparés.

Ce qui a été donné au départ, ce qui a été perdu ensuite, l'humain est amené à cheminer pour le retrouver dans une autre réalité. Cela nécessite un engagement et un cheminement à la fois divin et humain.

**G. R. :** *Que penser des désirs dans la société d'aujourd'hui ? Sont-ils acceptés ?*

**V. G. :** La science, la technologie, les prouesses humaines en tous genres repoussent les limites de l'impossible... et de la différence.

Un enfant / un adulte, un homme / une femme, sont fondamentalement autres, c'est une diffi-

culté, et une richesse. Tant de différences et d'impossibilités déterminent notre être au monde, et donnent corps au sujet de désir, au-delà des frustrations qu'elles suscitent.

Alors, les désirs sont-ils aujourd'hui acceptés ?

Non seulement acceptés, mais vécus comme une exigence vitale de nourrisson, ce qu'ils ne sont pas.

Aurions-nous perdu cette idée précieuse qu'il est un lieu, un fruit, un arbre, un savoir... interdit ? Que l'autre toujours nous échappe ?

Passer du besoin au désir, chemin qui suppose le manque, l'absence, la parole, s'avère être un trajet de croissance.

Pussions-nous éviter que l'humanité, ramenant le désir du côté du besoin ne fasse, à l'avenir, le chemin inverse ! ♦

**Vanessa Greindl** est psychanalyste et psychothérapeute. Elle reçoit des enfants et des adultes en consultation, donne des conférences et des formations.

**Geoffrey Legrand** est docteur en théologie pratique et fait actuellement un post doctorat à l'université de Fribourg (Suisse).

## Bulletin d'abonnement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Adresse mail : .....

### Tarif abonnement (six numéros par an)

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an : 24,50 €       | <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an étranger : 36,00 €  |
| <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans : 45,00 €      | <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans étranger : 68,00 € |
| <input type="checkbox"/> Abonnement de soutien : 40,00 € |  |

### Comment s'abonner

- Je verse la somme de ..... € sur le compte IBAN BE97 0688 9989 0649 / BIC GKCCBEBB des Éditions jésuites – 323, rue du Progrès – 1030 Schaerbeek – Belgique
- Règlement par chèque à l'ordre des Éditions Jésuites – Rivages

- Par internet sur le site [www.rivages.be](http://www.rivages.be)
- Par téléphone au (+33) 01 44 39 48 04
- ou en renvoyant ce bulletin au  
SER Abonnements - Rivages - 14 rue d'Assas, 75006, Paris - France  
Adresse mail : [abonnements.rivages@ser-sa.com](mailto:abonnements.rivages@ser-sa.com)

Date et signature obligatoires :

# Se laisser ébranler

Dialogue entre **Vanessa Greindl**, psychanalyste, et **Geoffrey Legrand**, théologien, cette fois-ci sur le thème « S'étonner ».

**Rivages** Que vous évoque ce thème?

**Geoffrey Legrand :** Pour moi, s'étonner se trouve d'abord à la base de la démarche philosophique : il s'agit de s'interroger et de se questionner sur le monde qui nous entoure. Dans une perspective plus théologique, cela rejoindrait peut-être ce qu'évoque Dominique Collin sur l'inouï de l'Évangile, pour entendre ce qui n'a pas encore été ouï, pour réentendre l'Évangile et redécouvrir ainsi comment la Parole de Dieu m'interpelle, moi personnellement, en allant au-delà des valeurs consensuelles partagées.

**Vanessa Greindl :** L'étymologie du terme, une fois encore, suscite ma curiosité. Étonner, provenant de *etonare*, être frappé par le tonnerre, être ébranlé, nous indique déjà une voie...

Étonner une voûte, c'est la lézarder. Et en effet, l'étonnement suppose de ne pas être pétris de certitudes, ou saturés d'évidences, mais ouverts. *Etonare*, c'est aussi fêler, or « heureux les cœurs fêlés, car ils laissent passer la lumière ! » Se laisser fêler, se laisser ébranler s'impose pour être touché, comme dit Geoffrey, par l'inouï de l'Évangile, par la lumière, par l'invisible.

Cet abord rejoint ces questions du manque et de l'incomplétude qui me sont chères. Là où il y a reconnaissance de

l'incomplétude, il peut y avoir de la vie, du jeu, du mouvement et du désir, comme nous le soulignons le mois dernier.

## S'ouvrir à la vie

**G.L. :** Ne pas être pétri de certitudes me semble essentiel pour avancer dans la vie, pour rester éveillé et mieux percevoir les prodiges qui nous entourent. Dans le psaume 139 (138) (« C'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère... »), nous retrouvons cet émerveillement, cet étonnement du psalmiste qui redécouvre sa création, qui se redécouvre lui-même comme créature prodigieuse. Il scrute la profondeur de l'existence et trouve ainsi une cohérence ultime en toutes choses à partir d'un regard différent porté sur la réalité (voir *Rivages*, 32), un regard non pétri de certitudes, mais qui se laisse interpeller par la transcendance qui anime chaque être, par les traces insoupçonnées de Dieu dans la vie de tous les jours.

**R** Cette référence aux psaumes m'évoque différentes formes d'étonnement possibles, au travers des regard du poète et du philosophe. Il me semble qu'on pourrait dire que le poète se laisse ouvrir à la poésie à l'état naturel et se laisse porter par l'émerveillement, tandis que le

**philosophe va essayer de trouver une sorte de cohérence, de logique. N'y a-t-il pas différentes façons des'étonner, à la manière du poète, à la manière du philosophe?**

**Est-ce que ces approches influencent l'attitude face à l'ouverture à la vie?**

**Si la rationalité prend trop de place, permet-elle de s'ouvrir à la vie?**

**V.G.:** Le poète se laisse emporter par la vague de la vie et en fera peut-être une création comme tant d'artistes. Le philosophe ne tente-t-il pas de faire entrer les questions fondamentales de l'existence dans un cadre? Démarches oh combien différentes et pourtant, l'une et l'autre peuvent s'accorder, le cadre permettant que s'y trace le dessin, le dessein, le destin...

**R** **L'étonnement est-il une émotion? Y a-t-il une attitude de conscience de l'étonnement ou pas?**

**V.G.:** L'étonnement jaillit d'une attitude face à la vie, d'une présence qui laisse une place à l'ébranlement, à la lézarde, à la fêlure, mais aussi – et cela va ensemble –, à l'ouverture.

Par ailleurs, s'étonner demande de l'espace et du temps.

Du temps... Du matin au soir et du soir au matin, tant d'actions s'enfilent l'une après l'autre, ne laissant pas de place à la fissure. Le temps est rempli, saturé. Pas de questions, seulement des réponses. Pas le temps d'être bousculé, ou de s'interroger.

Les techniques de méditation très en vogue pour le moment permettent peut-être parfois d'ouvrir ce temps, et d'apprivoiser cette attitude psychique d'ouverture, d'ébranlement possible, c'est à dire de mouvement, et de fluidité, à l'image de la vie.

«Heureux les pauvres, ils verront Dieu.» Même au sens laïc, une «certaine» pauvreté s'impose pour avoir accès à la lumière. Ou à Dieu. Ou à la Vie. Ou à la Nature. Il faut tout à coup un trou dans son agenda, un vide en soi. Un temps et un espace vide, pour apercevoir l'essentiel. Dont parfois, il serait bien plus rassurant de se passer!

Il faut donc du temps... et de l'espace.

Un espace en soi, un creux. Non pas au sens d'être creux, vide et sans intérêt, mais au sens de pouvoir contenir à l'intérieur de soi un lieu pour accueillir soi-même, l'autre, l'étonnement, l'inattendu... L'inouï.

## Interruption

**G.L.:** Ce que tu dis, Vanessa, me fait penser au concept d'«interruption» de Lieven Boeve, un théologien de la KULeuven. Celui-ci montre que, dans la Bible, Dieu interrompt nos récits fermés, Dieu interrompt ce qui semble aller de soi. Par exemple, quand le peuple hébreu sort d'Égypte ou encore lorsque le Christ nous demande d'aimer nos ennemis. Cela culmine avec la victoire de la vie sur la mort à la Résurrection. Bref, tout cela va à contre-courant. Si on relie ces interruptions dans la Bible, on a affaire à un Dieu qui nous interpelle, qui nous surprend toujours et qui nous invite à nous étonner sans cesse. Ce concept d'interruption peut se voir sous un double aspect: biblique et relationnel. En effet, d'après Lieven Boeve, l'autre, celui que je rencontre, m'interrompt par sa propre compréhension des choses, surtout s'il vient d'une culture différente de la mienne.

**V.G.:** C'est très intéressant, ce concept d'interruption. L'altérité qui interrompt ma voie tracée, mon idée toute faite, mes certitudes rassurantes semble difficile à supporter. Admettre l'altérité, c'est apprendre à faire avec l'autre de l'autre, qui ne pense pas comme moi, qui lézarde

ma cathédrale intérieure... ce qui fragilise. Mais qui illustre peut-être aussi, paradoxalement, cette phrase de St Paul « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort ». D'une force toute Autre ?

**G. L. :** Avec l'« interruption », il n'y a ni rupture, ni continuité, mais un espace de création entre les deux qui permet de penser. Si on est dans la rupture, on se coupe de l'altérité. Si on est dans une trop grande continuité, on risque de se perdre soi-même. Avec l'interruption, nous pouvons penser la situation, l'événement et nous penser à la fois comme semblables et différents.

**V. G. :** Qu'est-ce qui fait interruption dans nos vies ?

**G. L. :** Peut-être la rencontre de l'autre ? Le discours de l'autre qui interrompt ma compréhension première des choses : l'autre m'appelle à me repositionner, à comprendre sous un autre aspect tel ou tel aspect de la réalité. L'interruption permet de recontextualisation.

**R** Ce pourrait être une attitude qui aide à éviter les radicalismes.

**G. L. :** Bien comprendre l'interruption peut également favoriser le processus de construction du sens. Ainsi, dans le dialogue interconvictionnel ou interreligieux, je peux être interpellé par l'autre et décider de penser ou d'agir autrement suite à ces rencontres. ♦

**Vanessa Greindl** est psychanalyste et psychothérapeute. Elle reçoit des enfants et des adultes en consultation, donne des conférences et des formations.

**Geoffrey Legrand** est docteur en théologie pratique et fait actuellement un post doctorat à l'université de Fribourg (Suisse).

## Bulletin d'abonnement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Adresse mail : .....

### Tarif abonnement (six numéros par an)

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an : 24,50 €       | <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an étranger : 36,00 €  |
| <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans : 45,00 €      | <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans étranger : 68,00 € |
| <input type="checkbox"/> Abonnement de soutien : 40,00 € |  |

### Comment s'abonner

- Je verse la somme de ..... € sur le compte IBAN BE97 0688 9989 0649 / BIC GKCCBEBB des Éditions jésuites – 323, rue du Progrès – 1030 Schaerbeek – Belgique
- Règlement par chèque à l'ordre des Éditions Jésuites – Rivages

- Par internet sur le site [www.rivages.be](http://www.rivages.be)
- Par téléphone au (+33) 01 44 39 48 04
- ou en renvoyant ce bulletin au  
SER Abonnements - Rivages - 14 rue d'Assas, 75006, Paris - France  
Adresse mail : [abonnements.rivages@ser-sa.com](mailto:abonnements.rivages@ser-sa.com)

Date et signature obligatoires :



# Enseigner

Dialogue entre **Vanessa Greindl**, psychanalyste, et **Geoffrey Legrand**, théologien, cette fois-ci sur le thème « Enseigner ».

**Rivages** Enseigner ou éduquer? Comment penser cette articulation?

**Geoffrey Legrand:** On s'accorde généralement pour dire que l'enseignant a pour mission de transmettre des connaissances et des compétences à des élèves. Ce n'est pas si simple: certains insistent tantôt sur le rôle des enseignants, tantôt sur celui des élèves, tantôt sur la relation entre enseignants et élèves pour que cette transmission du savoir soit effective. C'est le « triangle pédagogique » créé par Jean Houssaye en 1993.

**R** Comment ce triangle distingue-t-elle « pédagogique » du « didactique » ?

**G.L.:** L'acte d'« enseigner » se situe sur l'axe partant de l'enseignant et allant vers le savoir: c'est l'enseignant qui se questionne sur le savoir à enseigner et sur la manière dont il va

transmettre celui-ci aux élèves. C'est l'angle de vue spécifique de la *didactique*. La *pédagogie* quant à elle consiste plutôt pour l'enseignant à s'intéresser d'abord à la manière dont l'élève va réagir: sa motivation, son état émotif, ses centres d'intérêt, etc. Enfin, entre le pôle des élèves et le pôle du savoir se dégage le processus « apprendre ».

**R** Comment peut être compris cet apprentissage aujourd'hui ?

**G.L.:** De nos jours, avec la masse de savoirs disponibles sur internet (Wikipédia, réseaux sociaux, etc.) et avec l'omniprésence des nouvelles technologies, cet axe devient privilégié: il s'agit de plus en plus pour les élèves « d'apprendre à apprendre », d'apprendre par eux-mêmes pour devenir autonomes. Le rôle de l'enseignant passe alors au second plan. Ce rôle a pourtant toute son importance car c'est l'enseignant

qui choisit les documents et les activités qui devront motiver les élèves, il guidera ceux-ci, encouragera leur esprit critique et structurera leurs connaissances.

**Vanessa Greindl :** Comme psychanalyste, je me pose cette question, qu'en est-il de la recherche de savoir à l'école, et dans la cure analytique ?

Peut-on risquer cette comparaison ?

On retrouve le chercheur, le savoir et le passeur.

Le patient qui cherche, le savoir qui est inconscient et qui se révèle dans la relation à l'autre, dans le transfert, dans le travail analytique, et le passeur, analyste, qui permet ce mouvement, ce passage, du côté d'une « vérité » inconsciente.

Mais le lien s'arrête là, l'analyste n'enseigne pas son patient, et le savoir, dans la séance, est inconscient, il concerne la vérité du sujet et non du réel, ou du monde...

Si le savoir, autrefois, était souvent extérieur aux élèves, et apporté peu à peu par le « maître d'école », aujourd'hui, quelque chose de tout différent a lieu.

L'enfant aurait le savoir, ou serait en mesure de le découvrir par lui-même, par des expériences, des manipulations de matière, de quantités, de chaleur, de couleurs...

Ses sens lui en apprennent un bout.

Et comme le dit si joliment Didier Anzieu, « l'esprit se construit avec l'expérience du corps ». Remettre donc l'enfant et son corps en jeu dans une démarche d'enseignement semble avoir toute sa valeur pour autant que l'enseignant garde une place cruciale !

Comme celui qui met un signe (*in signum*), ou celui qui instruit, d'*instruere*, qui met ensemble, qui assemble...

Une chose est de découvrir le réel par l'expérience, une autre est d'organiser ces savoirs, de les ordonner, de les lier les uns aux autres, dans l'espace et le temps.

Pour ce faire, nul ne peut se passer de l'histoire des connaissances et de ce que les générations précédentes ont appris, compris et transmis depuis la nuit des temps.

**R** Partir de l'expérience de l'élève pour aller plus loin et rejoindre les connaissances universelles. Qu'est-ce que cela vous évoque ?

**G.L. :** Comme tu dis, Vanessa, par le passé, il était plus fréquent qu'un maître transmette le savoir, et ce souvent de manière *ex-cathedra*. Dans le contexte scolaire actuel, on essaie de plus en plus de tenir compte de l'élève et de sa relation au savoir. Pour l'enseignant, ce changement bouleverse ses pratiques.

**V.G. :** La transmission passait aussi par une dissymétrie maître-élève, qui n'est plus d'actualité dans la plupart des écoles, ce qui fragilise considérablement l'enseignant. Privé d'une place reconnue et délimitée par le monde extérieur, par la société, il se voit contraint et forcé la plupart du temps de définir et de construire par lui-même les contours de ce lieu à partir duquel il pourra enseigner.

Je pense là à un problème fondamental de notre monde contemporain, cette tentative de croire et de faire passer l'idée que tout serait « égal ». Un professeur égal à un élève, un garçon à une fille, un patron à un employé.

S'il est évident et heureux que tous aient la même valeur comme êtres humains, et qu'il était urgent que cela soit reconnu et souligné, un pas plus loin, néanmoins, dessert l'enfant, l'élève, le professeur, les parents, les enfants, les patrons, les employés...

Ce pas trop loin serait de croire – ou pire – d'affirmer avec certitude que toutes les places sont les mêmes, ce qui gomme les différences, et qui, au nom de l'égalité, ôte la spécificité de chaque place et, finalement... de chacun. Quelle perte !

**R** Pensez-vous à d'autres facettes du métier d'enseignant aujourd'hui ?

**G.L. :** À propos de cette attitude de l'enseignant, le livre de Pierre Vianin et de François-Xavier Amherdt, *À l'écoute du Christ pédagogue*, s'intéresse à la manière dont le Christ enseignait.



Voici l'une des idées-forces de la pédagogie du Christ : Il adapte toujours son message au public à qui il s'adresse. Ainsi, Jésus utilisait souvent les paraboles pour s'adresser à la foule, il parcourt tout un chemin pour ouvrir l'intelligence, les yeux et le cœur des deux disciples d'Emmaüs (toucher tout l'être de manière holistique), il use d'un enseignement individuel et différencié avec le « cancre » Zachée, il questionne et fait réfléchir ses disciples (« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »), peut-être même que les miracles de Jésus pourraient avoir une teneur pédagogique ?

**R** Nous parlons souvent du sens symbolique dans nos échanges.

**G.L. :** Oui, cela me fait notamment penser à la formation humaniste en Allemagne au sens du terme allemand *Bildung* qui insiste sur l'apprentissage de l'aspect symbolique. Le symbole a la particularité d'ouvrir à la transcendance, à l'altérité/Altérité et participe au processus de construction identitaire. C'est aussi par le symbole qu'il est possible de passer de la lecture littérale d'un texte à une lecture symbolique. À un certain moment, une lecture littérale ne suffit plus ! Ce passage d'une

croyance littérale vers une « seconde naïveté », qui serait une lecture plus critique et pleine de sens, s'inspire des travaux du philosophe Paul Ricœur. En grandissant, l'enfant comprend que ce qu'il a compris petit peut être vu autrement, souvent symboliquement.

**R** Socrate aussi interpellait les gens sur l'agora d'Athènes pour rechercher la vérité à l'aide de questions, c'était la méthode de la maïeutique. Y a-t-il des correspondances avec la méthode de la psychanalyse ?

**V.G. :** Oui et non. Si l'élève découvre grâce à la méthode socratique un savoir sur le monde qui était en lui, l'analysant découvre, lui, un savoir inconscient qui lui est propre et singulier. Le savoir acquis est donc tout autre.

Mais en effet, dans les deux cas, le philosophe et l'analyste sont en position de ce que l'on appelle le « sujet supposé savoir », soit celui qui occupe une place, mais qui ne s'« y croit » pas, qui ne se prend pas pour autant pour un sachant...

C'est ce que les athéniens avaient suffisamment compris pour vouer une haine féroce à Socrate qui le mènera à la ciguë, lui qui, par sa méthode, leur faisait perdre toute certitude !

Ce qui n'est pas sans évoquer ce que Freud confiait à Jung, en 1909, lors de son arrivée aux États-Unis : « Ils ne savent pas que je leur apporte la peste ! »

La peste ? Ou un autre regard sur les savoirs, conscients et inconscients, un regard qui permet l'étonnement, la surprise, et donc l'ouverture !

Un regard qui cherche plutôt qu'il ne sait... ♦

**Vanessa Greindl** est psychanalyste et psychothérapeute. Elle reçoit des enfants et des adultes en consultation, donne des conférences et des formations.

**Geoffrey Legrand** est docteur en théologie pratique et fait actuellement un post doctorat à l'université de Fribourg (Suisse).



# Sortir de son confort de vie

Dialogue entre Vanessa Greindl, psychanalyste, et Geoffrey Legrand, théologien, animé par Guy Ruelle sur le thème « Partager ».

**Guy Ruelle** Que pensez-vous de ce que l'on dit parfois: Partager, c'est avoir plus?

**Geoffrey Legrand:** Cette idée revient chez la jeune génération « CO- », adepte de l'économie du partage (co-working, co-location, co-voiturage, co-construction): on peut faire beaucoup avec le peu qu'on a, en partageant ce qu'on a, voire en partageant ce qu'on est.

Évidemment, pour assurer la qualité du partage, il s'agit aussi de savoir recevoir: en fait, le partage est réciproque et demande une ouverture à l'autre, par exemple, pour accepter de recevoir.

Rappelons-nous par ailleurs le récit du jeune garçon qui, dans l'Évangile, met à disposition ses cinq pains d'orge et ses deux poissons avec lesquels toute la foule est nourrie. Ainsi, le peu de ressources que nous partageons est en mesure de faire la différence. Dans une perspective chrétienne, ce passage nous fait penser que personne n'est vraiment propriétaire de ce qu'il a, que ce qu'on possède vient peut-être de plus loin, de Dieu; cela induit donc une certaine égalité entre ceux qui partagent.

**Vanessa Greindl:** Pour ma part, je dirais les choses autrement.

Partager, le terme est intéressant en ce qu'il porte en lui un paradoxe.

Pour pouvoir partager, il me semble au contraire nécessaire, en tout cas dans un premier temps, d'avoir à soi; et pour avoir à soi, il faut pouvoir ne pas partager.

Le plus souvent, un enfant «radin», «jaloux», «possessif» de son avoir est un enfant non rassuré sur le fait que son jeu, son chapeau, son ours en peluche est bien à lui...

Et qu'il peut donc le partager sans crainte de le perdre, voire même le donner s'il le décide.

L'enfant – et probablement en est-il de même pour l'adulte – est d'autant plus inapte au partage qu'il y a été convié trop tôt, avant même d'avoir pu concevoir que certaines choses sont à lui.

Autrement dit, il faut avoir pour donner, ou alors on ne donne pas, mais l'on est privé de quelque chose que l'on n'a jamais eu.

### Don de soi ? Gratuite ?

**Geoffrey Legrand :** Pour moi, le don le plus précieux est celui qui vient de soi. Dans l'histoire du *Petit Prince*, «l'eau qui est bonne pour le cœur», c'est «celle qui est née de la marche sous les étoiles, du chant de la poulie, de l'effort des bras»: il s'agit de partager quelque chose à soi, de donner de son temps, de donner de soi. C'est peut-être cela aussi l'amitié: partager, donner gratuitement. Mais ce don gratuit est-il vraiment possible? N'attendons-nous pas quelque chose en retour?

De manière analogue, je me demande ce qu'on partage avec Dieu, quand on prie, par exemple. Comment rester dans la gratuité? Et dans toute relation, comment rester dans la transparence? Comment éviter une instrumentalisation?

#### **G. R.** Le partage est-il gratuit?

**V. G. :** C'est très intéressant, se poser cette question, qu'est ce qui fait que l'on donne, que l'on partage, que l'on échange avec Dieu, ou avec un ami, un parent, un étranger?

Quel est donc le mécanisme qui œuvre en coulisses?

Un sentiment de culpabilité ou de devoir vis-à-vis de l'autre, un besoin de l'autre d'où peut découler une certaine «soumission» à ses attentes supposées? Une tentative d'offrir une réponse satisfaisante à un surmoi visant l'altruisme chrétien, la générosité, voire même la gratuité?

Les humains sont ainsi faits, fonctionnent avec des désirs, des devoirs, des idéaux qui les constituent et dont il est intéressant, pour soi-même, de pouvoir repérer certaines parts.

### Peut-on partager la souffrance, faire le bonheur de tous ?

**G. R.** Il y a un texte dans l'épître aux Romains, I2, I5: «Soyez joyeux avec ceux qui sont joyeux, partagez avec ceux qui pleurent.» N'est-il pas difficile de partager la souffrance sans avoir jamais souffert?

**G. L. :** Je pensais à un extrait sur le bonheur de tous, dans lequel André Gide indiquait qu'il existe en chacun «l'impérieuse obligation d'être heureux» mais que ce bonheur était impossible si les autres autour de lui n'étaient pas heureux. Il en concluait ceci: «Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux.» D'une certaine manière, cet extrait nous invite aussi à laisser de la place à l'altérité.

Et cela me fait penser que pour les chrétiens, le Christ est présent en soi, en l'autre, en chacun de nous.

**V. G. :** Vos deux interventions amènent, il me semble, une délicate nuance!

Peut-on faire place à la douleur ou à la joie de l'autre en soi, sans pour autant s'y perdre? L'altérité, n'est-ce pas précisément faire avec l'autre en tant qu'autre? Soit différent, non moi. Il est tout un art, à mon sens, de parvenir à se laisser toucher par la détresse d'un proche ou d'un inconnu sans pour autant s'y noyer.

L'auteur de la condition humaine ne se perd-il pas lui-même lorsqu'il écrit ce besoin du bonheur de tous pour son propre bonheur?

On peut pleurer la douleur de l'autre, lui faire une place en soi, sans pour autant y être absorbé, et s'y mélanger.

**G. R.** On trouve des images de partage dans les récits bibliques et les premières communautés chrétiennes mettaient tout en commun, vivaient une forme de partage.

**V. G. :** Dans les écrits bibliques ou chrétiens, je pense au partage du manteau, ou l'enfant de Salomon.

**G. L. :** Effectivement, les récits hagiographiques ou bibliques racontent ces histoires.

Saint Martin de Tours, un hiver, alors qu'il avait déjà tout donné, partage son manteau à un pauvre presque nu. L'histoire raconte qu'il trancha son manteau en deux, qu'il donna une partie au mendiant et conserva l'autre partie pour lui. La nuit venue, il vit Jésus-Christ revêtu de ce manteau.

L'histoire du jugement de Salomon dans l'Ancien Testament illustre quant à elle la sagesse du roi. Alors que deux mères réclamaient un même enfant, le roi ordonne de couper ce bébé en deux. Salomon comprend que la vraie mère est celle qui est alors prête à ce que son enfant soit remis à l'autre femme, pourvu qu'il reste vivant.

**V. G. :** Cette image violente correspond à une réalité psychique qui ne l'est pas moins. Toute mère doit lâcher pour que vive son enfant. Si elle s'accroche et s'agrippe, l'enfant ne peut grandir, se construire, devenir sujet de sa propre vie. Comme le bateau, l'enfant n'est pas fait pour rester au port... Et pour une mère, le perdre, d'une certaine façon, c'est lui permettre de vivre.

Saint Martin évoque également mais autrement, le partage. Sortir de son confort de vie provoque une déchirure, une coupure.

La mère de l'enfant et saint Martin rejoignent, chacun à leur manière, une certaine étymologie du mot partager, «partir de».

Ne s'agit-il pas de partir de soi pour aller vers l'autre, mais aussi... partir de l'autre pour aller vers soi comme le fait l'enfant qui grandit ?

Peut-être le mouvement même de la vie ? ♦

**Vanessa Greindl** est psychanalyste et psychothérapeute. Elle reçoit des enfants et des adultes en consultation, donne des conférences et des formations.

**Geoffrey Legrand** est docteur en théologie pratique et fait actuellement un post doctorat à l'université de Fribourg (Suisse).

## Bulletin d'abonnement

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Adresse mail : .....

### Tarif abonnement (six numéros par an)

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an : 24,50 €       | <input type="checkbox"/> Abonnement 1 an étranger : 36,00 €  |
| <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans : 45,00 €      | <input type="checkbox"/> Abonnement 2 ans étranger : 68,00 € |
| <input type="checkbox"/> Abonnement de soutien : 40,00 € |  |

### Comment s'abonner

- Je verse la somme de ..... € sur le compte IBAN BE97 0688 9989 0649 / BIC GKCCBEBB des Éditions jésuites – 323, rue du Progrès – 1030 Schaerbeek – Belgique
- Règlement par chèque à l'ordre des Éditions Jésuites – Rivages

- Par internet sur le site [www.rivages.be](http://www.rivages.be)
- Par téléphone au (+33) 01 44 39 48 04
- ou en renvoyant ce bulletin au  
SER Abonnements - Rivages - 14 rue d'Assas, 75006, Paris - France  
Adresse mail : [abonnements.rivages@ser-sa.com](mailto:abonnements.rivages@ser-sa.com)

Date et signature obligatoires :